

Le coin lecture

Comment pense un savant ?

Un physicien des Lumières et ses cartes à jouer

Entretien avec Jean-François Bert



Jean-François Bert © ON

Comment pense un savant ? C'est la question que s'est posée Jean-François Bert en dressant le portrait d'un physicien genevois, contemporain et opposant de Newton sur la théorie de la gravité, dont il cherchera à prouver l'origine mécanique. Peu connu du grand public, mais appartenant à la galaxie des intellectuels européens du XVIII^e siècle, Georges-Louis Le Sage laisse à la postérité, comme témoignage de sa vie de savant, ses archives.

Celles-ci ont ceci de particulier qu'elles sont constituées de 35 000 cartes à jouer, annotées à la main, classées dans des petits sachets eux-mêmes renfermés dans des boîtes. Le choix du support, pour le moins original, n'est pas anodin ou même répandu !

Au prisme de ce matériau, inestimable témoignage d'une vie dédiée à l'activité de penser, de rechercher et d'enseigner, Jean-François Bert s'attache à retracer la vie du savant ainsi que son positionnement singulier dans le microcosme intellectuel genevois de l'époque, et identifie les éléments qui ont rompu ou hâté son cheminement intellectuel. Ce chemin se retrouve noir sur blanc dans cette gigantesque collection de cartes annotées, dont le système de classement est aussi une particularité étonnante.

À travers le récit et l'analyse que nous livre Jean-François Bert, on se prend d'un intérêt soudain pour ce savant méticuleux, perfectionniste, tout entier tourné vers son art, avec l'obsession de consigner par écrit les « petites occasions », où l'on voit finalement « la recherche en train de se faire ». Notre intérêt d'archiviste est bien sûr récompensé devant les descriptions fines et précises des systèmes de classement de Georges-Louis Le Sage, et de l'impact qu'elles ont sur sa vie.

Mais n'en disons pas plus, laissons la parole à l'auteur !

Pouvez-vous vous présenter en quelques mots ?

Maître d'enseignement et de recherche à l'université de Lausanne, sociologue et historien des sciences sociales, j'interroge l'histoire des pratiques savantes, les opérations conceptuelles et la recomposition des connaissances. Le tout dans une démarche attentive à la matérialité des archives de la recherche.

Chez Georges-Louis Le Sage, quelle est la part de besoin de se transmettre autant que de fixer sa réflexion personnelle ? Ses cartes à jouer sont-elles plutôt un matériau de transmission ou de réflexion ?

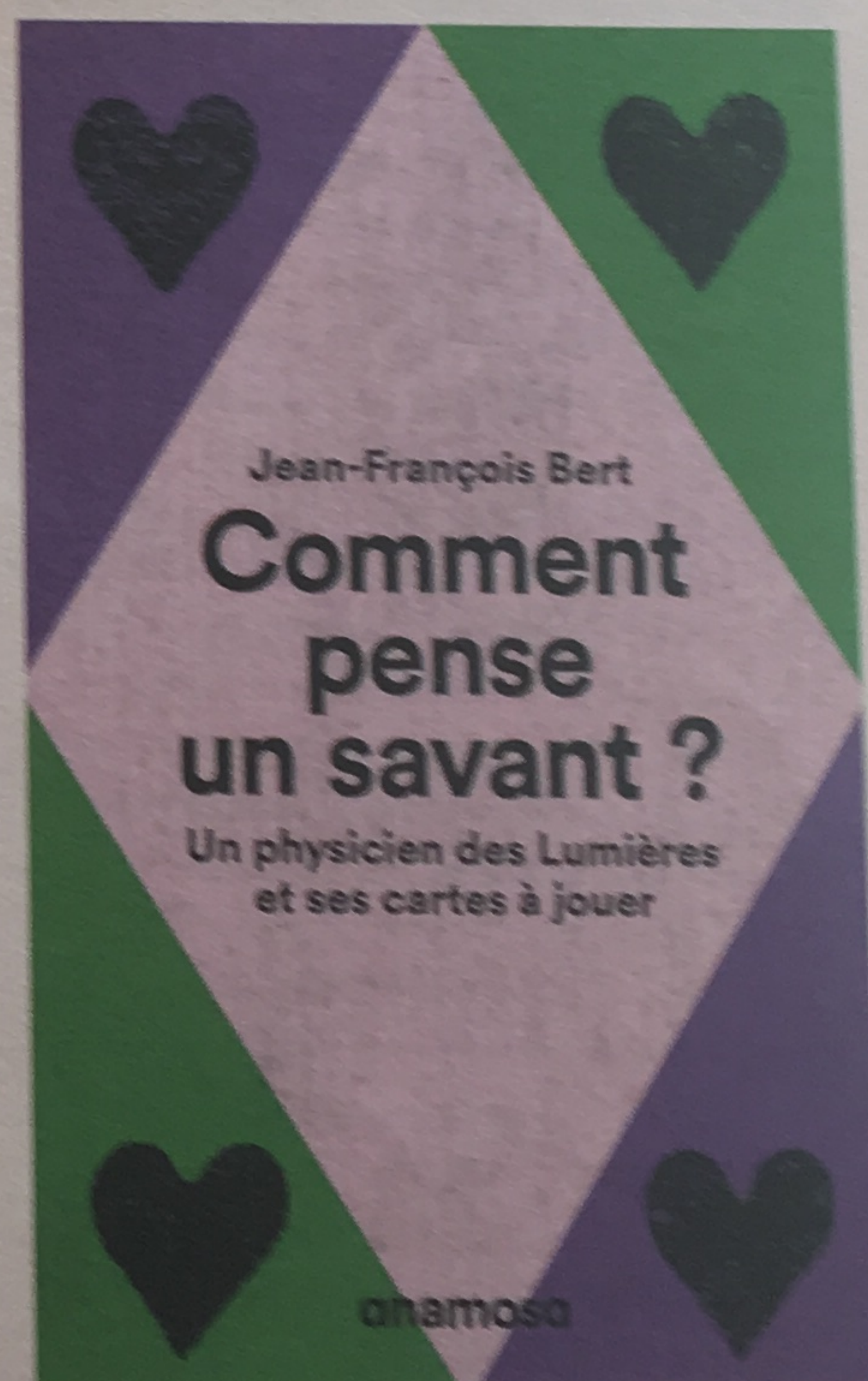
Je crois qu'elles sont les deux. Elles sont d'ailleurs chez lui, aussi, de l'ordre d'un pense-bête, d'un bloc-notes, d'un brouillon, d'un papier carbone, d'un agenda... Les 35 000 cartes à jouer de Le Sage sont multiples, protéiformes. Pourtant, elles ont toutes la même dimension : six sur neuf centimètres.

Le récit des échecs rencontrés (fort à la mode au XXI^e siècle) est-il une singularité propre à Le Sage dans le microcosme savant genevois ?

Les premiers sachets de cartes composés par Le Sage concernent son autobiographie ou, comme il l'appelle, sa « noogénie ». Ce geste autobiographique tient certainement à plusieurs choses. D'abord et historiquement, il peut se lire comme la continuation de l'examen de conscience, très fort dans le monde protestant – en particulier à Genève. Mais il correspond aussi au développement, toujours à Genève, d'un genre littéraire, celui des confessions. Pour Le Sage, l'autobiographie savante est cependant, surtout, de l'ordre d'un principe épistémologique. Impossible de comprendre ce que je découvre, quelle est la portée de mes hypothèses, si on ne me comprend pas moi-même ! L'impératif, pour ce type de récit, est donc qu'il soit le plus honnête possible. Le Sage ne cesse de rappeler, finalement, ce que la science fait à la vie. Comment elle impose des gestes (physiques et cognitifs). Comment elle oblige de développer certaines qualités ou vertus (ténacité, patience, effort, etc.). Comment elle demande, aussi, de faire corps avec son objet d'étude, de le défendre coûte que coûte, même lorsque vous savez que vous avez tort ou que vous faites fausse route.

Pouvez-vous nous décrire ce que chez Le Sage le geste de classer apporte à la construction de sa connaissance et de son savoir ?

Il faut comprendre que lorsque Le Sage expérimente cette méthode particulière de la mise en fiche, elle est encore à ses balbutiements. Il choisit d'ailleurs ce système par rapport au carnet ou au registre, qui ne lui permette pas aussi bien d'accumuler et de sérier sa documentation. C'est au fur et à mesure de sa pratique des cartes à jouer qu'il découvre que ce système, certes révolutionnaire, est porteur de nombreuses contraintes : la manipulation constante des cartes qu'il faut sans cesse classer et reclasser, ou encore la mémorisation des liens que Le Sage construit entre ses sachets de cartes. Ce qui est peut-être le plus fascinant avec Le Sage, c'est qu'il nous permet de voir comment sa compréhension du monde évolue à cause du, ou plutôt grâce au, fichier. Il va lui permettre d'introduire de nouveaux gestes cognitifs, comme l'analogie, le filtrage des informations ou encore la juxtaposition.



Conception graphique : Monika Jakobovits

La carte à jouer de Le Sage serait-elle une sorte de «capsule temporelle» ayant capturé un moment réflexif?

Elle m'a surtout permis de capturer une manière parmi d'autres de produire du savoir. De comprendre l'intérieur de ce mécanisme toujours singulier, en y pénétrant aussi profondément que possible. En voyant également toute la place que Le Sage fini par accorder à ce qu'il appelle le « tâtonnement », qui est chez lui à la fois la marque de sa continuelle ratiocination sur le monde, reconduite par la mise en fiche, mais aussi de ce mouvement réflexif et critique sur ce qu'il pense, sait ou croit connaître.

Pensez-vous qu'aujourd'hui il est possible de voir se dessiner le cheminement que prend la pensée d'un chercheur contemporain à travers les archives qu'il laisse ?

On m'interpelle souvent sur le fait que la numérisation et la dématérialisation du travail savant rendraient désormais impossible un tel travail de recherche. Quels seront les mails qui nous resteront ? Qui aura accès au logiciel de partage utilisé, et où les réflexions se construisent petit à petit... Ce dont je suis certain, par contre, c'est que l'on ne pourra plus faire l'économie d'une interrogation sur la matérialité (dispositifs et instruments) qui entoure le travail intellectuel ou savant. Qu'est-ce que les savants font en pratiquant leur discipline, qu'est-ce qu'ils manipulent tout au long de leur réflexion, mais aussi comment ils décrivent eux-mêmes leur vie ordinaire. Une perspective d'autant plus nécessaire qu'elle contribue à remettre en question la compréhension habituelle que nous avons de la production des savoirs, de la prétendue originalité d'une pensée ou encore de la fécondité des intuitions théoriques d'un auteur, qu'il soit considéré comme un « classique » ou non.

Propos recueillis par Charlotte Maday

Place des Gavroche

Suite à un DUT information-communication, je me suis lancée dans une licence information, option « archives » à l'université Jean Jaurès de Toulouse.



Amandine Castillon, archiviste © Amandine Castillon

Cela fait maintenant trois ans que j'exerce comme archiviste, essentiellement au sein de communes, dans le département de la Haute-Garonne. À ma sortie d'université, j'ai eu la chance de recevoir les conseils d'un archiviste des Archives départementales. Il a pris le temps de m'expliquer ce qu'il attendait exactement de mon travail : j'ai alors découvert que c'était en total décalage avec une partie de mon apprentissage universitaire. Cela m'a assurément permis de m'améliorer à vitesse grand V.

Le bouche-à-oreille intercommunal a ensuite fait son effet, comme une traînée de poudre : mon calendrier de missions est désormais plein pour cette année. De fait, beaucoup de communes ont besoin d'une « remise à niveau ». Mon travail consiste donc généralement à la reprise de fonds communaux contemporains,

constitués pour moitié de vracs et dont l'arrière date de vingt à cinquante ans. J'adore le côté « touche-à-tout » de mon métier. Si je travaille sur un fonds pendant six mois, c'est intensif et il faut s'accrocher, mais c'est toujours enrichissant. Néanmoins, ce que j'aime par-dessus tout, c'est observer le regard des autres changer sur notre profession. J'appelle ça l'« effet Waouh » (avant traitement versus après traitement). La reconnaissance arrive à la fin de chaque mission. On me dit alors souvent : « archiviste, c'est un vrai métier ». C'est ma petite satisfaction personnelle.

Le plus dur aujourd'hui ? Trouver un CDI dans ma région, à laquelle je suis extrêmement attachée. Sans le concours en poche, c'est mission impossible. Heureusement, je vais pouvoir le passer sur la prochaine session.